Fontenelle et le genre des entretiens entre les XVIIe et XVIIIe siècles

Maria-Susana Seguin

▶ **To cite this version:**

Maria-Susana Seguin. Fontenelle et le genre des entretiens entre les XVIIe et XVIIIe siècles. Agnès Cousson. L'Entretien, du XVIIe au XXIe siècles, 487, Classiques Garnier, pp.41-54, 2021, Rencontres, 978-2-406-10930-3. 10.15122/isbn.978-2-406-10930-3.p.0041 . hal-01907254

HAL Id: hal-01907254
https://hal.science/hal-01907254

Submitted on 25 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FONTENELLE ET LE GENRE DES ENTRETIENS ENTRE LES 17E ET 18E SIECLES.

> Pour trouver un charme au dialogue de Platon, cette façon de dialectique horriblement suffisante et enfantine, il ne faut jamais avoir lu de bon français, — Fontenelle par exemple[1].

C'est par ces termes que Friederich Nietzche, en faisant le bilan de « ce qu'il [devait] aux Anciens » rejette, dans le *Crépuscule des idoles*, le modèle platonicien et « sa façon enfantine de se complaire dans sa dialectique » au bénéfice du bon ton des auteurs français des XVIIe et XVIIIe siècles, au-dessus desquels il place les « immortels *Dialogues des morts* »[2] de Fontenelle. Nietzche revient encore dans *Le Gai Savoir* sur les qualités des dialogues de Fontenelle, chez qui qu'il admire surtout la clarté et la précision délicate, la nonchalance de l'expression mondaine qui ne s'interdit pas pour autant les plus hautes réflexions. On est même étonné de constater à quel point le philosophe allemand juge la qualité de ces écrits bien supérieure à ce que la tradition en avait conservée quand on sait que les contemporains de Fontenelle et ses successeurs immédiats, parmi lesquels Voltaire ou Helvétius, ne virent dans ces *Dialogues* que jeux d'esprits et paradoxes inquiétants cachés derrière un langage empreint d'une préciosité sans âme. Pour Nietzche, au contraire, Fontenelle fait partie, d'une lignée d'auteurs, parmi lesquels Montaigne, La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues ou Chamfort, dont les œuvres « contiennent plus d'idées *véritables* que tous les ouvrages de philosophie allemande ensemble »[3].

Et il est vrai que pendant longtemps la critique n'a retenu de l'œuvre de Fontenelle que l'image de cette préciosité froide et brillante qui fit de son auteur le Cydias de La Bruyère, mais aussi l'irrévérencieux Théobalde[4], trop osé pour les défenseurs de la tradition littéraire et religieuse, mais sans doute pas assez effronté pour ceux qui viendront plus tard, et qui lui reprocheront de sacrifier la force des idées à l'élégance d'un bon mot : pensons par exemple

---

[1] F. Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, §2, « Ce que je dois aux anciens », trad. Henri Albert, *Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche*, Paris, Mercure de France, 1908, tome XII, p. 229.
[2] F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, trad. A. Vialatte, Paris, Gallimard-NRF, 1939, p. 83.
[3] F. Nietzsche, *Le Voyageur et son ombre*, trad. Henri Albert, *Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche*, Paris, Mercure de France, 1909, t. VI, p. 346. Souligné dans le texte.
[4] Voir Raoul Carré, *La Philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison* (1932), Genève, Slatkine, 1970, p. 9.

au Voltaire du *Temple du goût*[5] mais aussi à Diderot, qui doit pourtant à Fontenelle bien plus qu'il n'ose le reconnaître[6]. Et pourtant, si Fontenelle est entrée en littérature, c'est bien grâce à ses *Nouveaux dialogues des morts*[7]. S'il s'y est fait une réputation définitive, c'est grâce à ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*[8], dont les nombreuses rééditions du vivant de l'auteur (sans parler des contrefaçons ou des traductions), on fait de cet ouvrage un des plus importants *best sellers* de la fin du XVII^e^ siècle et du début du XVIII^e^, et de son auteur, en grande partie à tort, le plus illustre et le dernier défenseur des idées de Descartes et le premier vulgarisateur des nouveaux savoirs scientifiques.

On peut même dire que si Fontenelle a trouvé sa place en littérature c'est aussi grâce à la forme dialogique qu'il pratique non seulement comme un genre à la mode, qu'on peut aborder de manière subversive, mais comme une véritable forme-sens qui, doublé d'un style épousant également les mouvements d'une pensée en action, cristallise de manière efficace le passage du siècle du libertinage érudit à celui des Lumières. L'image est convenue, mais non moins réelle pour autant, et non seulement à cause de l'extrême longévité de l'auteur : né en février 1657, mort en janvier 1757 d'une « difficulté d'être »[9], Fontenelle est en même temps le contemporain de La Fontaine, de Perrault et Boileau, mais aussi celui de Voltaire, de Rousseau et des encyclopédistes. Homme de deux siècles donc, ou de ce siècle de deux cents ans qu'est l'Ancien Régime[10], Fontenelle est aussi le représentant d'une génération (celle de Bayle, et des auteurs clandestins parmi lesquels on peut le compter[11]) qui, peut-être sans le succès de notoriété de ceux qui les précèdent et qui les suivent, ne contribuent pas moins pour autant à inventer l'esprit des Lumières bien avant les Lumières elles-mêmes, ou ce que l'historiographie littéraire traditionnelle a présenté comme telles.

J'aimerais donc montrer dans ces pages de quelle manière le travail de Fontenelle sur les entretiens, ou plutôt sur la forme dialogique au sens large (qui dépasse le seul exemple des *Nouveaux dialogues des morts* ou des *Entretiens sur la pluralité des mondes*) traduit

---

[5] Voir Maria Susana Seguin, « Le jeune Voltaire et les milieux savants : le "premier" Voltaire et le "second" Fontenelle », *Revue Voltaire*, n° 16 (2006), p. 153-167.

[6] Les rapports complexes entre Fontenelle et les encyclopédistes, en particulier Diderot, ont fait l'objet d'une table ronde lors du Congrès de la Société internationale d'études du XVIII^e^ siècle (juillet 2015) et d'un colloque international, tenu à l'Ecole Normale de Lyon (22 et 23 mars 2016). Les principales communications présentées lors de ces deux manifestations nourriront un dossier thématique en cours de préparation et à paraître prochainement dans *Diderot's Studies*.

[7] Bernard Le Bouvier de Fontenelle, *Nouveaux Dialogues des morts*, Paris, 1683.

[8] Bernard Le Bouvier de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, 1686.

[9] Claude-Nicolas Le Cat, *Éloge de Monsieur de Fontenelle*, Roue, chez Jacques Besongne, 1759, p. 46.

[10] Voir Jean Dagen et Philippe Roger (éd.), *Un Siècle de Deux Cents Ans ? Les XVIIe et XVIIIe siècles : continuités et discontinuités*, Desjonquères, coll. « L'Esprit des Lettres », 2004.

[11] La place de Fontenelle dans l'univers de la clandestinité philosophique est désormais bien connue. Voir à ce sujet les nombreuses études que lui a consacrées *La Lettre clandestine*, revue consacrée à l'étude de la littérature philosophique clandestine.

formellement les prises de position de l'auteur et marquent le passage du Grand Siècle au Siècle des Lumières[12]. Pour cela, il sera nécessaire d'évoquer rapidement les différentes formes que prend la pratique du dialogue dans l'œuvre de Fontenelle, pour montrer ensuite comment elles correspondent aux prises de position philosophiques de l'auteur et, enfin, comment, doublées d'un style dont la facilité ne doit pas cacher la profondeur, ou plutôt, dont la facilité apparente est la forme même de sa profondeur, ces mêmes variations dialogiques représentent parfaitement les transformations esthétiques et philosophiques des Lumières.

Dire que la forme dialogique occupe une place centrale dans l'œuvre de Fontenelle semble une évidence. C'est en 1683, alors qu'il n'a que vingt-six ans, que le neveu de Pierre et Thomas Corneille fait une entrée éclatante sur la scène littéraire, grâce à la publication de ses *Nouveaux dialogues des morts*[13]. Ce n'est certes pas sa première œuvre, mais celles qui ont précédé les *Dialogues* n'ont trouvé ni un public nombreux ni les faveurs de la critique (sans doute à juste titre), comme *Aspar*[14], *La Comète*[15], quelques livrets d'opéra[16], ou encore son *Discours sur la nature de l'églogue*[17]. La parution, à peine trois années plus tard, des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) constitue une forme de consécration pour Fontenelle, définitivement inscrit dans le camp des Modernes (sa *Digression sur les Anciens et les Modernes* date de 1683[18]). Le succès immédiat de cette publication n'est d'ailleurs pas étranger à son élection à l'Académie Française, en 1691, et aura certainement contribué, tout

[12] Sur le rôle de Fontenelle en tant qu'intermédiaire entre les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, voir Maria Susana Seguin, « Fontenelle, au tournant des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles », dans *Philosophie et libre pensée / Philosophy and Free Thought. XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*. Textes réunions par Lorenzo Bianchi, Nicole Gengoux et Gianni Paganini, Paris Honoré Champion, p. 347-361.

[13] L'édition de référence et à laquelle nous renverrons dans cette étude est celle proposée par Jean Dagen, Paris, Didier, 1971.

[14] Tragédie disparue aujourd'hui, créée en 1680, et dont l'échec fut retentissant. Fontenelle la brûla lui-même après sa chute. Voir *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle, tirés du Mercure de France 1756, 1757, 1758, par l'abbé Trublet*, seconde édition, corrigée et augmentée, Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1759, p. 21-24.

[15] Comédie en un acte et 17 scènes, créée e 29 janvier 1681, sous le nom de Donneau de Visé. Voir la présentation qu'en fait Sophie Audidière dans Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes philosophiques*, éd. sous la direction de Sophie Audidière, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 641-645.

[16] *Psyché* (1678) et *Bellérophon* (1679) notamment, annoncés comme de Thomas Corneille pour Lully, mais presqu'entièrement de la main de Fontenelle.

[17] Ce *Discours* accompagne le recueil de neuf églogues publiées par Fontenelle en 1688 et s'inscrit pleinement dans la première Querelle des Anciens et des Modernes. Voir l'édition proposée par Christophe Martin dans Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes*, *op. cit.*, p. 533-566.

[18] Voir la présentation et l'édition de ce texte dans Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes*, *op. cit.*, p. 77- 102.

comme sa réputation en tant que géomètre[19], à son entrée à l'Académie des Sciences en 1697, dont il deviendra en plus le premier secrétaire perpétuel lors de son renouvellement, en 1699.

Fontenelle pratique donc avec aisance, dès le début de sa carrière littéraire, les différentes formes que pouvait prendre, à la fin du XVII^e^ siècle, le dialogue littéraire, et n'ignore nullement les subtiles différences que l'on peut faire entre le dialogue philosophique, mettant en scène deux personnages de dignité équivalente, discourant sur de sujets sérieux (la morale, la philosophie, la théologie), souvent sur une modalité agonistique, et les entretiens, qui placent les interlocuteurs dans un contexte plus informel, de proximité ou de connivence, et qui se prêtent davantage à la transmission d'une forme de savoir, faisant de cette forme de la conversation littéraire le cadre idéal pour les mises en scène pédagogiques. Et pourtant, quand on s'intéresse à la manière dont ces deux œuvres fonctionnent, on constate à quel point Fontenelle prend des libertés avec les formes pour mieux en inventer de nouvelles qui correspondent davantage à ses intentions philosophiques. On constate surtout à quel point ces modalités nouvelles se rapprochent du genre de l'entretien, tel que vont le pratiquer les auteurs du XVIII^e^ siècle[20].

Nous ne reviendrons pas ici sur l'analyse de détail des *Nouveaux dialogues des morts*, ni des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Pour le premier, on peut se rapporter toujours à l'excellente étude critique proposée par Jean Dagen dans son édition de l'œuvre[21] ainsi qu'aux articles qui ont été consacrés depuis à ce texte, et qu'on peut notamment trouver dans la revue *Fontenelle*[22]. Pour les *Entretiens*, outre la très bonne édition et les études proposées par Christophe Martin[23], on peut renvoyer au travail de Fabrice Chassot qui propose justement une très bonne lecture de l'usage de la forme dialogique dans les *Entretiens*[24].

Il serait cependant utile de s'attarder ici un moment, dans le contexte d'une réflexion collective sur la pratique des formes dialogiques entre les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, sur les libertés que prend Fontenelle dans la pratique de l'écriture dialogique. En effet, si les *Nouveaux dialogues des morts* s'inscrivent, par le titre, dans une tradition littéraire qui nous

[19] Fontenelle fait partie du cercle très restraint de savants qui, à la toute fin du XVII^e^ siècle, maîtrisent les secrets du calcul infinitésimal récemment découvert par Newton et Leibnitz.
[20] Sur ce point, voir Stéphane Pujol, *Le Dialogue d'idées au dix-huitième siècle*, Oxford, SVEC, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 2005.
[21] En attendant la nouvelle édition en préparation, toujours par Jean Dagen, pour les *Œuvres complètes de Fontenelle*, sous la direction de Claudine Poulouin, Paris, Honoré Champion.
[22] Revue annuelle publiée par les Presses de l'Université de Rouen, sous la direction de Claudine Poulouin.
[23] Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, présentation, notes, dossier, bibliographie par Christophe Martin, Paris, GF-Flammarion, n° 1024, 1998.
[24] Fabrice Chassot, « "Rire avec les dieux". Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* face à Pascal », *Revue Fontenelle*, n°11-12 (2014), p. 65-91 ; voir aussi *Le Dialogue scientifique au XVIII^e^ siècle. Postérité de Fontenelle et vulgarisation des sciences*, Paris, Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », 2012.

fait remonter à Lucien, à qui l'œuvre est dédiée par ce que Fontenelle appelle une « sorte d'hommage », la pratique de l'écriture permet au contraire de comprendre à quel point l'auteur prend des libertés et avec les genres et avec la tradition (et même avec la philosophie) : Fontenelle préfère, par exemple, les personnages historiques aux mythologiques, mais fait converser des noms connus avec d'autres beaucoup plus obscurs : Alexandre et Phriné, Lucrèce et Barbe Plomberge, le troisième faux Démétrius et Descartes, Hérostrate et Démétrius de Phalère, pour ne donner que quelques exemples. Retenons également que Fontenelle préfère au sérieux du dialogue philosophique, la légèreté des conversations mondaines, le langage propre de la comédie moliéresque, voire la parodie et le burlesque léger. Il fait parler reines et philosophes comme des bourgeois normands, et ne leur prête de formules de convenance que pour leur donner une valeur ironique. Le réalisme de l'expression prend le pas, comme chez le jeune Marivaux qu'il semble annoncer sur ce point, sur l'héroïsme prétendu des personnages, qui se trouvent de ce fait réduits à leur simple humanité.

Sous la plume de Fontenelle, les morts amorcent des confrontations, semblent soulever l'indignation, mais conversent plutôt dans une forme de complicité légère et spontanée qui rappelle davantage, du point de vue des pratiques génériques, l'esprit des entretiens que celui des dialogues. Ces interlocuteurs improbables, venus de périodes ou de contextes différents, semblent même rendre tout échange impossible. Et pourtant, sous la plume de Fontenelle Gigès et Candaule, que tout semble condamner à la haine, conversent posément sur l'influence de la vanité sur le bonheur. Il en est même de l'ordre hiérarchique supposé qui se trouve bouleversé : Montézume et Fernand Cortez parviennent à se mettre d'accord sur la civilité des sauvages et l'impuissance de la raison des Européens, dans une logique qui est autant celle du Montaigne des Cannibales que celle de La Hontan, ou mieux, celle du discours du vieillard dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, que certains mots de Fontenelle rappellent étrangement : « Ah ! que n'avions-nous des vaisseaux — dira Montézume pour conclure le dialogue (et le livre) — pour aller découvrir vos Terres, et que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenaient ! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eustes de conquérir les nostres »[25].

Disons, pour résumer que, comme l'a montré Jean Dagen, les *Nouveaux dialogues des morts* sont construits sur la variation du schème du paradoxe, décliné à des niveaux et sur des registres différents (celui du genre, celui des personnages, celui des thèmes et des tons

[25] Fontenelle, *Nouveaux dialogues des morts*, éd. citée, p. 399.

employés), comme si pour Fontenelle la réflexion, qui constitue le but ultime de ces différents jeux littéraires, ne pouvait naître que de l'inconfort de l'esprit, de la prise de risque, de l'abandon des schémas familiers. De l'abandon aussi de la forme canonique du dialogue au profit de celle plus légère de l'entretien (après tout, le choix de Fontenelle de donner à ses « dialogues des morts » un caractère de « nouveauté » n'est pas anodin), tout comme il abandonne les manifestations d'une pensée dogmatique au bénéfice d'un scepticisme qui ébranle constamment les certitudes.

Mais on peut observer cette même souplesse discursive de la part de Fontenelle dans le cas de ses célèbres *Entretiens sur la pluralité des mondes,* qui constituent un véritable modèle du genre, notamment pour ce qui est des entretiens scientifiques et pédagogiques durant une bonne partie du XVIII[e] siècle. Encore une fois, Fontenelle répond aux attentes esthétiques du genre : une conversation informelle, entre deux personnages, le philosophe et la marquise placés en situation de connivence (voire de séduction), et qui plus est, dans une position hiérarchique qui favorise la transmission d'un savoir (astronomique en l'occurrence) et une forme de conversion (ici, philosophique). Or, s'il est vrai qu'il s'agit pour le philosophe d'initier la jeune marquise, son interlocutrice, « au parti de la philosophie »[26] et de lui apprendre comment fonctionne la machine du ciel, la démarche de Fontenelle n'est pas, comme on a pu le prétendre pendant trop longtemps, l'exemple paradigmatique d'une forme de vulgarisation du savoir astronomique du temps. La légèreté de la forme n'est pas un ornement choisi pour adoucir l'âpreté du sujet des entretiens, ni pour traduire les nouveaux savoirs dans le langage mondain : c'est la forme nécessaire à l'élaboration d'une pensée critique capable non seulement d'adopter les nouveaux savoirs mais de participer à leur réalisation[27].

En fait, Fontenelle enrichit les *Entretiens* de la puissance esthétique et heuristique d'autres genres qu'il pratique par ailleurs. Comme l'a montré Christophe Martin, la scénographie des *Entretiens sur la pluralité des mondes* est celle de l'églogue[28], et le ton celui

[26] Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes, éd.citée.*, p. 57.

[27] En effet, l'idée de vulgarisation suppose la traduction en un langage compréhensible par des lecteurs non initiés d'un savoir réservé à des spécialistes, organisé comme une discipline transmissible en tant que telle, avec un discours propre, ce qui n'est pas totalement le cas de l'astronomie, qui n'est pas alors une science mathématique. Outre l'introduction de Christophe Martin à l'édition déjà mentionnée, voir Maria Susana Seguin, « Rhétorique scientifique et épistémologie dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* », dans *Revue Fontenelle*, n° 4, 2006, Publications des Universités de Rouen et du Havre, p. 147-159 ; « Fontenelle et la transmission des savoirs », dans *Les Lumières en mouvement — la circulation des idées au XVIII[e] siècle*, sous la direction d'Isabelle Moreau-Viltard, Lyon, Presses de l'École Normale Supérieure-LSH, 2009, p. 14-27.

[28] Nous avons signalé ci-dessus que Fontenelle est également l'auteur d'un *Discours sur la nature de l'églogue*.

de la galanterie, voire d'une forme de coquetterie, sinon de libertinage discret, que n'auraient refusé le jeune Marivaux ou Crébillon fils. Cette caractéristique des *Entretiens* est consubstantielle au projet fontenellien lui-même : il met en place une économie des plaisirs (plaisir de savoir, mais aussi plaisir des sens) qui trouve sa pleine réalisation dans la forme du dialogue, comme partage d'expérience. Ainsi, si la jeune Marquise découvre le plaisir de voir le monde avec les yeux du mécanicien caché dans le parterre de l'opéra, le philosophe savoure à son tour les folies de l'imagination de la marquise qui mettent à l'épreuve la raison, et se laisse guider par les commentaires de son interlocutrice, ce qui lui permet de rebondir au gré de la conversation informelle, et de proposer de nouvelles interprétations inattendues. L'interlocution devient ainsi chez Fontenelle un instrument de pondération et de mise à distance critique, mais aussi le fondement d'un pacte galant qui sert de point de départ à la discussion et qui ouvre les champs des possibles de la spéculation. Le dialogue progresse alors par analogies et paradoxes, avec une souplesse contraire à la pratique d'une dialectique dogmatique[29].

On pourrait citer un troisième exemple de la pratique dialogique de Fontenelle qui illustre à quel point pour notre auteur le dialogue est, plus qu'un genre auquel se conformer, un mode de production de la pensée, ou plutôt, le mode même de l'élaboration d'une pensée philosophique qui se refuse à toute systématisation. Il s'agit d'un texte beaucoup moins connu, et pour cause, il fait partie du corpus de la littérature philosophique clandestine. Les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une autre vie à venir* paraissent pour la première fois à Amsterdam, en 1743, sans nom d'auteur, dans un recueil clandestin de textes polémiques intitulé *Nouvelles libertés de penser,* qui contient également un autre traité clandestin attribué à Fontenelle, le *Traité de la liberté de l'âme*, dont une première publication aurait été condamnée et saisi par ordre du Parlement en 1700[30]. La circulation manuscrite des *Réflexions* est attestée dès 1736 comme l'a montré Antony McKenna dans la récente édition qu'il a proposée de ce texte[31], et qui expose les raisons pour lesquelles l'attribution de cet écrit à Fontenelle (qu'indiquait déjà Condorcet en 1776) laisse peu de place au doute.

[29] Voir à ce sujet l'article de Fabrice Chassot déjà mentionné.
[30] L'édition de ce texte a été assurée par Colas Duflo dans Fontenelle, *Digressions sur les Anciens et les Modernes, op. cit.*, p. 213-229.
[31] Fontenelle, *Réflexions critiques sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke, concernant la possibilité d'une autre vie à venir*. Édition critique par Anthony McKenna, *Revue Fontenelle,* n°11-12 (2014), p. 149-184.

Le but des *Réflexions* est donc bien de réfuter l'argument pascalien du pari, exploité par Locke dans son *Essai philosophique sur l'entendement humain*[32], et commenté également par Pierre Bayle dans le *Dictionnaire historique et critique*[33]. La démonstration passe par l'affirmation de l'existence d'une morale rationnelle indépendante de toute doctrine religieuse, ce qui aboutit *in fine*, à adopter comme nécessaire le principe de l'existence d'athées vertueux, ce qui confirme sinon l'influence, du moins la proximité certaine de la pensée de Fontenelle par rapport à celle Pierre Bayle, du moins sur ce point.

Antony McKenna analyse avec beaucoup de rigueur la logique de l'argumentation philosophique déployée par le texte clandestin à laquelle nous renvoyons, mais nous reviendrons ici sur la place qu'occupe la forme dialogique dans ce dispositif général. En effet, contrairement à Bayle, qui choisit d'exposer le paradoxe dans le cadre théorique de ses *Pensées diverses sur la comète*[34], Fontenelle choisit de mettre en scène cette démonstration sous la forme de deux entretiens emboités, inscrits à leur tour dans le contexte général d'une réflexion courte proposée au lecteur, qui lance un pacte de lecture répondant déjà à une forme dialogique :

> Tout ce qui est sujet au raisonnement des hommes a plusieurs faces. Mettez un point de doctrine ou de telle autre science que ce soit, dans telle évidence que vous voudrez ; un homme d'esprit qui n'est pas persuadé ou porté à se rendre trouvera toujours quelque fau[x]-fuyant.
> Ayant trouvé dans l'ex[c]ellent traité sur l'entendement humain de M. Locke le fameux argument de Pascal, imaginé au rapport de Bayle en p[remi]er lieu par Arnobe et ensuite mis dans tout son jour par ce célebre Anglais, je crus le pouvoir proposer à un de mes amis difficile à persuader sur ces sortes de matières. Le voici tel que je l'ai tiré du traité dont je viens de parler […][35].

Conformément à l'esthétique galante, l'auteur des *Réflexions* procède à une double délégation de parole. L'écrit prend d'abord la forme d'un dialogue narrativisé entre l'auteur du manuscrit et un de ses amis, un « homme savant et qui est rempli d'une probité incorruptible »[36], à qui il expose l'argument du pari, et qui, pour mieux combattre l'argument, imagine à son tour le dialogue entre un philosophe chinois et un « missionnaire zélé »[37] qui voudrait le convertir à la religion chrétienne :

---

[32] L'argument apparaît dans le livre II, chap. XXI, § 70 de l'*Essai* de Locke.
[33] Dans l'article « Pascal », remarque I.
[34] Bayle, *Pensées diverses sur la comète*, Présentation de Joyce et Hubert Bost. Paris, Garnier-Flammarion, 2007, chapitre VII.
[35] *Réflexions sur l'argument de M. Pascal*, éd. citée, p. 169.
[36] *Ibid.*, p. 170.
[37] *Ibid.*

> Après avoir, au bout d'un assez long-temps en plusieurs conversations, amplem[en]t discuté le fond et s'être épuisé en raisonnements pour prouver la vérité de son système, sans qu'il ait pu amener le philosophe chinois à son but, le missionnaire conclut enfin, en lui disant : Quand même tout ce que je vous ai fait voir concernant [15] la certitude d'une vie à venir ne serait pas aussi exactement vrai et aussi évident que je vous l'ai démontré, toujours ne sauriez-vous disconvenir que ce que je viens de vous exposer comme vrai et évident ne soit au moins possible.
>
> Je ne saurais douter que cette possibilité ne frap[p]e un homme comme vous, qui sait réfléchir et raisonner, et qui sait juger de ses véritables intérêts. Dans ces vues, permettez que je vous rapporte ce qu'un de nos plus grands philosophes a pensé sur cette possibilité."[38]

Or, dans ce nouveau dialogue, et après cette introduction, le lecteur n'entend que la voix du philosophe chinois, un « athée vertueux » qui rappelle beaucoup les ajaoiens (un autre texte attribué à Fontenelle)[39], et qui reprend tour à tour chacun des arguments que viendrait lui soumettre le théologien afin de défendre non seulement l'argument pascalien du pari, mais également tout ce que cela sous-entend de la morale et de la religion chrétiennes : la promesse d'une vie à venir n'est qu'une chimère ; l'argument de pari ne résiste pas à la logique du calcul ni à celle de l'intérêt ; il n'y a pas d'autre bonheur que celui du contentement de son état présent ; la foi sans le soutien de la raison est un édifice bâti sur le sable et il est donc inutile de risquer le seul bonheur connu, celui du présent vécu, pour une improbable récompense qui nous fait de plus renoncer aux plus simples préceptes de la raison.

L'exposé du philosophe chinois occupe ainsi l'essentiel du texte de Fontenelle, et se présente, de fait comme un discours qui anticipe constamment les questions ou objections de son interlocuteur, le missionnaire chrétien :

> Je conviens cependant que, dans votre façon de parler […][40]
>
> En un mot, si vous voulez définir un homme de bien celui qui croit la vérité de votre système […][41]
>
> Oh ! cela n'est pas une question, dira un homme qui raisonne sur le principe de votre philosophe […][42]
>
> [f]Vous me direz peut-être que le parti que vous me proposez donne des espérances si douces et si flatteuses qu'elles sont plus que capables de

[38] *Ibid.*, p. 170-171.
[39] *La République des philosophes ou l'Histoire des Ajaoiens* (1758), est un récit utopique attribué à Fontenelle dans lequel l'auteur parodie l'exposition des preuves de l'existence de Dieu et imagine une société organisée selon un modèle politique totalement exempte de religion. La société des Ajaoiens apparaît ainsi comme le modèle de la société des athées vertueux.
[40] *Réflexions sur l'argument de M. Pascal*, *op. cit.*, p. 172.
[41] *Ibid.*
[42] *Ibid.*, p. 173.

> contrebalancer ce que les craintes auxquelles il assujettit ont de plus rebutant.[43]

Nous pourrions démultiplier les exemples par lesquels Fontenelle met en scène une confrontation entre deux interprétations opposées de l'argument pascalien du pari, mais dans laquelle le théologien chrétien est finalement privé de parole. Le lecteur se trouve ainsi pris au piège de ce qui, sous les apparences d'un dialogue, est en réalité un exposé méthodologique d'idées antichrétiennes. Le dispositif énonciatif reprend donc les codes de l'entretien classique, et fait entendre différentes voix, au statut social et intellectuel bien précis, habilement emboîtées les unes dans les autres, et qui font finalement oublier celle de l'auteur de la démonstration. Cette multiple mise à distance (celle de l'anonymat, plus celle des trois différentes énonciations fictives) participe ainsi d'une stratégie rhétorique qui permet le traitement ironique de la question initiale. Fontenelle propose alors la fiction d'un « entretien des honnêtes gens »[44] qui peut faire penser aux catéchismes voltairiens, à l'athéisme près : le philosophe chinois adopte les formes de la sociabilité pratiquée dans les salons, le ton poli, distancé et ironique des honnêtes gens, et devient aussi fréquentable que le « missionnaire zélé », et même bien plus persuasif, du fait non seulement de la qualité de ses arguments mais surtout de sa qualité oratoire.

De sorte que, lorsque l'auteur du manuscrit repend la parole pour conclure, ramenant le lecteur au premier niveau de l'énonciation, il peut se permettre une nouvelle mise à distance ironique, dans laquelle on reconnaît l'une des stratégies rhétoriques caractéristiques de Fontenelle, l'écriture oblique : les lecteurs qui partagent les codes de l'auteur, les initiés, peuvent parachever l'intention du texte et savourer le plaisir d'une compréhension totale :

> Il faut convenir au surplus qu'il y a des occasions où notre raison nous est fort incommode, soit que nous la suivions, soit que nous ne la suivions pas, ou que nous l'abandonnions. Je suis de ce sentiment, et ne donne pas le raisonnement de mon ami, ni celui de son philosophe chinois, à mes lecteurs pour jeter des scrupules dans leurs esprits, fussent-ils même de toutes autres religions que la nôtre, mais dans l'espérance que quelqu'un, plus habile que moi, voudra se donner la peine de le réfuter solidement. Pour moi, je ne l'entreprends pas, crainte qu'après tous les efforts que j'aurais faits, il ne m'arrivât ce qui est arrivé à quelques-uns de ceux qui ont écrit sur l'immortalité de l'âme[45], qui, ne l'ayant pas prouvée au gré des critiques sévères, ont été soupçonnés de ne la pas croire eux-mêmes[46].

---

[43] *Ibid.*, p. 175.
[44] C'est ainsi que s'exprime Antony McKenna dans son introduction à l'édition cité, p. 164.
[45] C'est le sujet du *Traité de la liberté de l'âme*, un autre manuscrit clandestin attribué à Fontenelle, publié en même temps, nous l'avons dit, que le texte des *Réflexions*, mais qui avait été condamné par le Parlement lors de sa première publication, en 1700.
[46] Ibid., p. 182.

Ainsi, en feignant de donner la parole à son lecteur pour relancer la démonstration, ou plutôt, pour inviter à la réfutation de sa propre démonstration, Fontenelle cesse de parler pour mieux laisser la pensée de son lecteur achever par lui-même ces *Réflexions*. Comme dans les *nouveaux dialogues* ou dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Fontenelle bouscule les habitudes intellectuelles de son lecteur, transgresse les codes discursifs, tout comme il transgresse les principes de la religion chrétienne, joue sur les voix et sur les tons, pour mieux inciter son lecteur à participer au processus réflexif proposé par le texte.

Il semble même que nous pourrions démultiplier les analyses des variations discursives que prend la forme dialogique dans l'œuvre de Fontenelle. Elle apparaît dans la forme épistolaire dans laquelle Fontenelle inscrit sa *Relation curieuse de l'île de Bornéo*[47], dans laquelle il raconte la guerre sanglante qui oppose deux sœurs, Mréo (Rome) et Eénegu (Genève), filles de la reine Mliséo (Solime) : « J'aurai soin de vous apprendre l'année prochaine le succès de cette guerre »[48], promet Fontenelle à son interlocuteur fictif, laissant donc la porte ouverte à l'échange. Le dialogue apparaît également comme fondement même de l'initiation à la sagesse des Ajaoiens, dans le cadre de ce récit de voyage utopique en terre d'athéisme qu'on peut très vraisemblablement attribuer à Fontenelle[49]. C'est encore une autre forme de dialogue toujours ouvert, qui apparaît comme socle indispensable à l'élaboration d'une histoire de l'Académie des sciences, et plus encore d'une histoire des savoirs scientifiques[50]. Fontenelle est ainsi constamment en dialogue avec son temps, avec Pascal surtout, dont le nom n'est presque jamais cité, mais dont les idées sont maintes fois convoquées pour mieux les dépasser[51].

Au moment de conclure, et malgré le caractère nécessairement succinct de cette étude, nous pouvons convenir que la pratique dialogique chez Fontenelle est consubstantielle d'une activité critique propre à la pensée de l'auteur. Des *Nouveaux dialogues des morts* aux

[47] Voir l'édition critique de ce texte par Sophie Audidière, *Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes philosophiques*, *op. cit.*, p. 693-699.
[48] *Ibid.*, p. 699.
[49] Ce texte fera d'ailleurs partie des *Œuvres complètes* de Fontenelle, sous la direction de Claudine Poulouin.
[50] Sur ce point, voir par exemple le dialogue indirect que le philosophe entretien avec Pascal : Claudine Poulouin, « La *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique* de Fontenelle ne vise-t-elle qu'à rendre le progrès des sciences visible aux yeux du monde ? », *Revue Fontenelle*, n°4 / 2006, p. 61-78. De même, voir le complexe dispositif sériel mis en place dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* comme fondement d'une épistémologie historique : Maria Susana Seguin, « Du classement des savoirs à la construction discursive de la science », dans *Deviser, diviser. Pratiques du découpage et poétiques du chapitre de l'Antiquité à nos jours*, ouvrage dirigé par Sylvie Triaire et Patricia Victorin, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2011, p. 179-196.
[51] Voir le dossier thématique « Pascal *versus* Fontenelle », *Revue Fontenelle*, n°11-12 (2014), p. 7-186.

« entretiens d'honnêtes gens » que représentent les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal*, le travail poétique de Fontenelle se fait la traduction de l'esprit aux prises avec l'esprit. Comme pour Diderot, le dialogue n'est pour lui autre chose que le mouvement même de la pensée, et le travail sur le langage le résultat d'un effort critique nécessaire, d'une raison consciente de ses limitations, mais nécessairement active, qui doit questionner les modalités de production des idées à l'intérieur même des mécanismes qui les produisent. La forme dialogique est ainsi la traduction d'une raison qui doit constamment s'arracher à sa propre faiblesse, qui doit toujours se renouveler à travers sa propre négation, démultipliant ses manifestions et affirmant ainsi sa liberté essentielle. La multiplicité, les paradoxes, la variété, l'inachèvement propre des entretiens en assurent l'efficacité et accordent à l'esprit sa puissance ultime.

Le dialogue permet surtout à Fontenelle d'échapper à tout dogmatisme, à toute manifestation de l'esprit de système, et de devenir pleinement philosophe, non pas par l'affirmation pédante d'une doctrine qui l'aveugle, mais par l'exercice même de la raison, contre la raison même. C'est sans doute de ce point de vue qu'on peut affirmer que, tout en étant encore tributaire du Grand Siècle, Fontenelle n'en est pas moins déjà pleinement un auteur des Lumières. En reprenant ce que dit Jean Dagen à propos des *Nouveaux dialogues des morts*, on peut même dire que Fontenelle nous offre l'un des premiers portraits du philosophe des Lumières : « un philosophe dit-il dont le style annonce Diderot et la sagesse emprunte beaucoup à La Mothe le Vayer ou à Saint-Evremond, qui, plus qu'à Voltaire, s'apparente par le tempérament à Montesquieu, par le goût à Marivaux »[52]. Un auteur enfin dont les œuvres, comme le précisait Nietzche dans l'une des citations qui nous a servi d'ouverture, « contiennent plus d'idées *véritables* que tous les ouvrages de philosophie allemande ensemble ». Et Nietzsche d'ajouter : « des idées de cette espèce particulière qui crée des idées »[53].

Maria Susana Seguin

Université Paul-Valéry Montpellier III
IHRIM – UMR 5317 ENS de Lyon
Institut Universitaire de France

[52] Jean Dagen, introduction à l'édition des *Nouveaux dialogues des morts*, *op. cit.*, p. 79.
[53] *Le voyageur et son ombre*, déjà cité. Voir Jean Dagen, op cit., p. 84-85.